

Zeitschrift: Serie Ares : histoire militaire = Militärgeschichte
Herausgeber: Association suisse d'histoire et de sciences militaires
Band: 2 (2015)

Artikel: De la guerre des tranchées et des sièges aux innovations opératives et stratégiques
Autor: Soutou, Georges-Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1043718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dynamik und Globalität der Kriegführung

Georges-Henri Soutou

De la guerre des tranchées et des sièges aux
innovations opératives et stratégiques

La guerre devait être très rapide : une guerre de mouvement visant la destruction des forces de l'adversaire ; ce serait l'aboutissement d'un siècle de réflexions sur les guerres napoléoniennes, ce serait le sommet de l'art opératif européen. Mais l'échec des trois offensives initiales (française, russe, allemande) conduisit à la guerre de tranchée, version moderne de la guerre de siège. En fait, la technique militaire de 1914 pouvait nourrir une guerre de tranchée longue, elle ne permettait pas d'équiper une armée opérationnelle capable de réaliser et d'exploiter la « percée ».

En conséquence, on vit l'essai de trois stratégies alternatives : périphérique (Gallipoli-Salonique), d'attrition (Verdun et le blocus), de guerre totale (Ludendorff). Mais le plus décisif fut l'apparition de deux innovations opératives destinées à rétablir le mouvement : la méthode de pénétration tactique allemande (inaugurée à Riga et à Caporetto à l'automne 1917) et la méthode moto-mécanique (par la combinaison chars-camions-avions) des Alliés. La fusion de ces deux innovations déboucherait sur le *Blitzkrieg* de 1939 à 1940, tandis que s'affirmait de plus en plus tout au long du conflit un nouveau niveau, le niveau opératif, intermédiaire entre la stratégie et la tactique.

Le début de la guerre : un *remake* amélioré de 1870 ?

À première vue, on pourrait le penser. On se situait au début du conflit encore dans la tradition de Frédéric II, Napoléon, Moltke. Pour l'essentiel, un officier de 1870 n'aurait pas été dépaysé. Les points communs des différents plans (celui de Schlieffen, qui reposait sur le modèle oblique de Leuthen, modifié par Moltke le Jeune, qui s'inspirait, lui, de Cannes, c'est-à-dire de l'enveloppement par les ailes, celui de Joffre, qui reprenait le paradigme d'Austerlitz d'attaque au centre, le plan d'offensive russe en Prusse) étaient nombreux et importants. Tout le monde était d'accord pour donner la priorité à la destruction des armées ennemies par une offensive immédiate. Tout le monde était convaincu de la supériorité du mouvement, seul à même de produire des effets stratégiques décisifs.

Tous les protagonistes avaient préparé minutieusement l'organisation des trois phases successives de l'entrée en guerre : mobilisation, concentration, offensive. Tous étaient à la recherche d'une victoire décisive. Si Moltke l'Ancien, après la conclusion de l'Alliance franco-russe en 1891, avait, dans ses derniers plans, prévu une défensive initiale sur les deux fronts, il n'était plus question de se contenter d'une stratégie aussi prudente.

Mais un certain nombre d'innovations par rapport à 1870 étaient apparues dès l'avant-guerre :

- 1) Des armées de masse (*Millionenheere*) : d'où des fronts beaucoup plus étendus.

- 2) Les armes à tir rapide et l'artillerie lourde mobile.
- 3) Une mobilisation humaine, matérielle et morale déjà beaucoup plus forte en 1914 qu'en 1870.
- 4) Un début d'amélioration des communications (voitures automobiles d'état-major, radio) et de la reconnaissance (les avions, qui jouèrent un rôle décisif du côté français lors des batailles de Lorraine et de la Marne).
- 5) L'utilisation des chemins de fer en courants de rocade pendant les combats et non plus seulement de façon radiale au moment de la concentration initiale (manœuvres ferroviaires *in bello*, plus seulement *ad bellum*)¹.

Et d'autre part, la leçon de 1870/71 était ambiguë : à la période de la guerre de mouvement décisive aboutissant à Sedan avait succédé la période beaucoup plus lente et complexe pour les Prussiens de la « Défense nationale », le gouvernement provisoire parvenant à lever et équiper de nouvelles armées et à prolonger la lutte. La conviction générale était que la guerre serait courte pour des raisons économiques (Norman Angell avait défendu cette thèse dans un livre fameux, *La grande illusion*, paru en 1910) et militaires (on prévoyait des offensives stratégiques décisives) ; mais il existait une opinion minoritaire opposée : l'économiste Jean de Bloch avait prédit que l'économie moderne permettrait la prolongation du conflit², et Joffre déclara peu avant la guerre à Maurice Paléologue, directeur politique au Quai d'Orsay, qu'après la première phase offensive, une fois l'adversaire ramené chez lui (les Allemands repoussés au-delà du Rhin, ou les Français refoulés jusqu'au Morvan), commencerait une phase de « défense nationale », à la durée imprévisible³.

Une innovation de grande portée : l'apparition du niveau opératif

Les termes « opération » et « opératif » apparaissent dans la littérature militaire allemande dès le début du XIX^e siècle. Mais ils sont encore employés de façon assez floue, et ni dans les doctrines, ni dans l'organisation, ni dans la chaîne de commandement le niveau opératif n'apparaît clairement, alors que le niveau stratégique (la conduite de la guerre) et le niveau tactique (la conduite de la bataille) sont bien identifiés.

Une exception : les Russes, qui ont à l'Ouest trois groupes d'armées, organisation qui leur permet de varier les axes d'effort en fonction de la situation (guerre contre l'Autriche seule, contre l'Allemagne et l'Autriche, changement d'axe principal en cours d'opération, etc.). On voit clairement se dessiner les linéaments d'un concept opératif⁴.

En fait, ailleurs on commença la guerre avec la distinction classique entre le niveau stratégique et le niveau tactique. Mais dès le début des opé-

rations, l'échec de la conduite très décentralisée, pour ne pas dire l'absence de conduite, par le grand état-major allemand et Moltke, des sept armées allemandes engagées à l'Ouest montra que les méthodes qui avaient réussi sous Napoléon (le commandant en chef dirige directement l'ensemble des opérations) ou sous Moltke l'Ancien (le commandant en chef donne des directives, les subordonnés les appliquent en fonction de leur jugement, conformément à l'*Auftragstaktik* et en vertu de la *Preussische Freiheit*) ne suffisaient plus. Entre le niveau tactique et le niveau stratégique, un niveau intermédiaire apparaissait, non plus en théorie mais dans la pratique, celui du théâtre, et de l'action combinée et coordonnée de l'ensemble des forces sur ce théâtre : le niveau opératif.

On eut deux contre-épreuves : la conduite très ferme de la bataille sur le front français, à la hauteur de l'ensemble du théâtre du « Nord-Est », tranchant sur le désordre et l'absence de coordination de 1870/71. « La victoire de la Marne a été une victoire du commandement », on connaît la formule⁵. Et la VIII^e armée allemande, celle qui se battit à l'Est et remporta avec Hindenburg et Ludendorff la victoire de Tannenberg, étant la seule sur ce théâtre, fut bien obligée de se placer au niveau opératif, le grand quartier général étant en outre incapable de lui donner la moindre impulsion⁶.

A partir de là, Ludendorff maintint résolument le principe opératif à l'Est. Certes, en septembre, la Direction suprême de la guerre (OHL) décida de créer à l'Est une IX^e armée, dont le commandement échappait à Hindenburg-Ludendorff, l'OHL prétendant se réserver la coordination des VIII^e et IX^e armées, alors que son GQG était toujours à l'Ouest. La sanction immédiate fut une série d'échecs lors de l'offensive allemande en Pologne. Finalement, Hindenburg obtint de commander les deux armées, ainsi que toutes les garnisons et régions militaires limitrophes : ce fut l'établissement d'un échelon de commandement suprême à l'Est, *Oberost*, qui n'eut pas son équivalent à l'Ouest. Et ce, jusqu'à ce que Hindenburg et Ludendorff remplacent Falkenhayn au grand état-major en août 1916, et mettent en place à partir de ce moment-là une coordination beaucoup plus « opérative » qu'auparavant des armées du front Ouest, d'ailleurs regroupées en « groupes d'armées ». Malgré tout, certains défauts subsistaient dans l'organisation allemande, du fait de la fiction de l'empereur commandant en chef, et de la double subordination des chefs d'état-major des différentes armées, qui relevaient à la fois de leur commandant en chef sur place et du chef de l'état-major général ; et aussi du fait que ni les Autrichiens ni les Bulgares ne furent jamais placés sous commandement unique.

Malgré tout, grâce à la forte personnalité de Ludendorff, le niveau opératif se fit jour clairement. Il permettait d'embrasser de façon coordonnée un théâtre entier, et il permettait aussi d'éloigner les ingérences éventuelles des autorités civiles : il n'était pas possible d'écarter celles-ci totalement pour les grandes options de stratégie générale (rapports avec

l'Autriche-Hongrie, avec les Etats-Unis, guerre sous-marine à outrance, conditions des traités de Brest-Litovsk et de Bucarest en 1918, etc.) mais pour la conduite des opérations, le commandement occupait tout l'espace du niveau opératif. *Los von Berlin!*

On ne revit plus, par exemple, des initiatives comme celles du Kronprinz de Bavière, Ruprecht, qui, en prenant l'offensive trop tôt en août 1914 en Lorraine, contribua largement à l'échec du plan Moltke d'offensive sur Nancy. Mais il est vrai que la VI^e armée était bavaroise, que ses arrières étaient le Palatinat, à l'époque bavarois, et que par son offensive le Kronprinz espérait bien prendre des gages pour réaliser les buts de guerre particuliers de la Bavière : rattachement du *Reichsland* (agrandi en Lorraine) au royaume de Bavière. L'affaire était tellement politique que, pour essayer de calmer le Kronprinz, Moltke lui envoya d'abord l'officier chef du département politique de l'état-major général, et ensuite le colonel Bauer, qui fut pendant toute la guerre l'interface entre l'état-major et les civils⁷.

Du côté allié, ce fut lent. Cependant, en juin 1915, Joffre regroupa les armées en trois « groupes d'armées » et expliqua à sa façon l'importance désormais du niveau opératif, intermédiaire entre celui de la stratégie et celui de la tactique, en soulignant « l'utilité qu'il y avait à entreprendre des opérations simultanées de plusieurs armées pour empêcher l'ennemi de déplacer ses réserves, et l'obliger d'accepter la bataille avec des moyens limités, là où nous voulions la lui imposer⁸. »

Mais on alla plus loin. En mars 1918, Foch, que l'on a parfois qualifié de premier SACEUR de l'Histoire, réalisa une unité de commandement des Alliés que Berlin n'obtint jamais pour les Puissances centrales⁹. Il se plaça très nettement au niveau opératif.

Ce fut donc le point de départ de l'« art opératif », art de commander l'ensemble des forces sur un théâtre, qui fut développé bien sûr en Allemagne mais également repris par les Soviétiques¹⁰.

L'échec de la guerre de mouvement : phase I, la guerre de tranchée

L'échec des trois offensives (française, russe, allemande) conduisit à la « course à la mer », à l'établissement d'un front continu (une absolue nouveauté, négation en soi de toute réelle stratégie) puis à la guerre de tranchée, version moderne de la guerre de siège.

Le problème était double : d'abord la supériorité défensive de troupes enterrées, munies d'armes à tir rapide (on l'avait déjà observée en 1904 en Mandchourie et en 1912/13 dans les Balkans). Mais le problème de la « percée » d'un front fixe pour l'exploiter ensuite vers les arrières profonds de l'adversaire n'était pas non plus résolu. Ou bien on commençait par une grande préparation d'artillerie pour affaiblir les défenses, et l'ennemi, aver-

ti, mettait en place des tirs de contrebatterie : on en eut l'exemple en Champagne en 1915. Lors de l'offensive de la Somme en 1916, on pensait refaire la préparation d'artillerie, cette fois-ci avec beaucoup plus de moyens. Mais les Allemands eurent quand même le temps, et de contrebattre, et de rameuter des réserves. En outre, du fait du long bombardement, le terrain était bouleversé, ce qui gênait considérablement la progression, les Allemands démontrant d'autre part que l'on pouvait très bien se défendre dans des trous d'obus. En conséquence, en 1917 (offensive Nivelle), on se contenta d'une préparation plus courte, pour réaliser la surprise et ne pas trop bouleverser le terrain. Mais, cette fois, la préparation fut insuffisante ; après des succès initiaux les pertes devinrent vite considérables, et les Allemands eurent quand même le temps de colmater les brèches¹¹.

Stratégies alternatives pour sortir de l'impasse

Il fallait recourir de toute évidence à des stratégies alternatives. Certaines n'étaient pas nouvelles : le blocus et la stratégie périphérique existaient depuis toujours, et les Britanniques les avaient abondamment utilisés contre Napoléon. En fait, on va le voir, il n'y eut pas de grande innovation au niveau stratégique, sauf la « guerre totale ». D'autre part, la grande stratégie diplomatico-militaire, celle des sondages, des négociations au cours du conflit, afin de profiter d'un succès sur le terrain pour amener l'adversaire à la table de négociation, dans la grande tradition européenne, et qui avait été utilisée même lors des guerres de la Révolution et de l'Empire, resta à peu près absente. La seule tentative, d'ailleurs conduite de façon fort maladroite, pour coordonner opérations militaires et démarches de paix, fut celle de Berlin et Vienne, par leur note du 12 décembre 1916, juste après l'entrée de leurs troupes à Bucarest le 6¹². Français et Britanniques se contentèrent de sondages de paix secrets, fort peu en phase avec leurs plans d'opérations¹³.

1) Stratégie périphérique

Une stratégie périphérique paraissait s'imposer aux Alliés avec évidence : porter la guerre dans les Balkans et sur les Détroits turcs. En effet, il fallait d'abord essayer d'empêcher la Bulgarie de se joindre aux Puissances centrales, car, outre son importance militaire propre, son territoire permettrait d'assurer la continuité des communications entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie. Son entrée en guerre aux côtés des Puissances centrales en octobre 1915 rendait évidemment cet objectif vain.

Mais une stratégie vers ces régions avait deux autres objectifs possibles : relier la Russie aux Alliés occidentaux plus commodément que par Mourmansk, et atteindre le « ventre mou » (l'expression est de Churchill) des Empires centraux par la vallée du Vardar.

Cette stratégie fut tentée, mais ne fut poussée à fond que tout à la fin de la guerre. En mars 1915, les Britanniques et les Français tentèrent de forcer les Dardanelles par voie maritime, mais ce fut un échec. Ils débarquèrent le mois suivant à Gallipoli, mais ce fut aussi un échec. En octobre 1915, ils débarquèrent à Salonique, mais jusqu'en 1918 ce fut à peu près inutile, sauf en tant qu'abcès de fixation pour les forces bulgares et en tant qu'arme politique, pour forcer la Grèce à se tourner vers les Alliés et maintenir la Serbie dans la guerre.

En effet le Front d'Orient ne fut pas poussé à fond : les Russes n'y participèrent pas, estimant que les Alliés feraient le travail pour eux, et ils se contentèrent de se faire garantir par eux, dès mars 1915, la possession de Constantinople et des Détroits¹⁴. Les Britanniques pensaient surtout à l'Irak et au Moyen-Orient, où ils massèrent jusqu'à un million de soldats. Joffre estimait que cela le détournait du front essentiel, celui du Nord-Est.

En fait, le pouvoir politique (du moins Churchill et Briand, les plus imaginatifs des dirigeants alliés) était plus intéressé que les militaires : ceux-ci restaient fidèles au principe de la concentration des forces, à l'objectif de battre d'abord l'ennemi principal. Peut-être avions-nous affaire à un excès de « clausewitzisme » mal compris ?

De plus, le Front d'Orient connut des problèmes d'ordre opératif : Sarrail eut du mal à établir un commandement unique ou même simplement efficace. Ce ne fut qu'après le règlement de ce problème par ses successeurs Guillaumat et Franchet d'Espèrey que le front d'Orient devint un vrai théâtre au sens opératif du terme, et qu'il put participer de façon décisive aux offensives alliées finales de 1918¹⁵. Mais ce fut alors très réussi : ce fut l'Armée de Salonique qui provoqua la chute de la Bulgarie et de l'Autriche-Hongrie. En fait, pour les Allemands, la décision de demander l'armistice vint de là autant que du « Jour noir » (8 août 1918)¹⁶.

2) Stratégies d'attrition, 1915/1916

Plus que par la stratégie périphérique, les années 1915/16 furent marquées par le développement de diverses stratégies d'attrition, visant non plus l'anéantissement des forces adverses (*Vernichtungskrieg*) mais leur affaiblissement, pour permettre l'ouverture de négociations dans de bonnes conditions (*Ermattungsstrategie*), selon les catégories développées dès cette époque par Hans Delbrück, historien mais aussi stratégeste notoire¹⁷.

La première de ces stratégies fut celle du blocus de l'Allemagne par les Alliés. En fait, ce fut lent, elle ne se mit vraiment en place qu'à partir de 1915, car il fallait établir aussi un contrôle commercial des pays neutres voisins de l'Allemagne (par exemple la Société Suisse de Surveillance), pour éviter réexportations et contournements. Certes, les effets sur la population et l'économie allemandes furent considérables, mais lents et non décisifs¹⁸.

Notons également la stratégie de Falkenhayn, successeur de Moltke à la tête du grand état-major impérial : il se maintint sur la défensive à l'Est, mais prit l'offensive à Verdun ; la percée ayant échoué, il poursuivit cependant l'opération, pour faire « saigner » l'armée française (car elle ne pouvait pas reculer, non seulement pour des raisons de prestige, comme on dit toujours, mais parce que, du fait de la topographie du Bassin parisien, si elle lâchait Verdun et la Côte de Meuse, elle aurait du mal à se rétablir et à reconstituer un front avant le Morvan !). En fait, ce fut un échec, car l'armée allemande « saigna » tout autant¹⁹.

De même, la Somme à partir de juillet 1916 relève de la stratégie d'attrition, même si les Alliés espéraient la « percée » (mais, malgré tout, l'industrie allemande dut avouer qu'elle avait atteint là ses limites : l'attrition fonctionnait tout de même dans une certaine mesure)²⁰.

Sur le plan de la stratégie générale, on constate que l'industrie moderne peut nourrir sans limite une guerre d'attrition statique, c'est-à-dire le soutien des troupes, la production des armements et des munitions nécessaires, y compris les gaz, l'équipement des fronts (abris, voies de communication de toute nature, etc.) et qu'elle peut (grâce aux *Ersätze*) faire échec au blocus pendant longtemps. Au fond, la grande stratégie en 1916/17 reposait sur l'intégration de l'économie (y compris le blocus de l'adversaire) et de l'industrie à la stratégie. Il est important de le noter, parce que c'est la stratégie que Français et Britanniques prétendirent opposer à Hitler en 1939/40²¹.

3) Stratégie de guerre totale : 1917/18

Mais en 1917, à la suite de la bataille de la Somme, la stratégie d'attrition connut un renforcement tel que, la quantité devenant qualité, l'on passa à quelque chose de nouveau : la stratégie de guerre totale. En effet, en août 1916, Hindenburg et Ludendorff remplacèrent Falkenhayn, à cause de l'échec de celui-ci sur la Somme. On vit alors une nouvelle conduite de la guerre, une stratégie générale qui se situait théoriquement au-dessus du niveau du grand état-major, mais qui fut imposée en fait par les chefs militaires aux dirigeants civils : ce fut la « guerre totale » (titre d'un livre de Ludendorff de 1935, mais utilisé déjà par Léon Daudet en 1916). Les instruments en seraient :

- La mobilisation industrielle, c'est-à-dire la mise totale de l'économie allemande sur le pied de guerre (« Programme Hindenburg »)²².
- La mobilisation politique (contrôle du pays par les gouverneurs militaires et création en 1917 de la *Vaterlandspartei*, organisation politique ayant pour objet de soutenir l'état-major)²³.
- La mobilisation de la société (loi sur le « service auxiliaire » – en fait, il s'agissait de la mise en place du travail obligatoire pour les non mobilisés – et entente avec les syndicats pour sa mise en œuvre)²⁴.

- La mainmise politique sur le Reich (l'état-major provoque la chute de Bethmann Hollweg en juillet 1917 car il est considéré comme trop modéré)²⁵.
- La guerre sous-marine à outrance.
- Pour la première fois, la guerre fut faite systématiquement aux civils, par des bombardements divers (navires de guerre bombardant les villes côtières, zeppelins, avions)²⁶.
- Pour la première fois, une véritable guerre politique, dans le sens moderne du terme, fut menée à fond par le Reich (soutien aux minorités de l'Empire russe et à Lénine)²⁷.

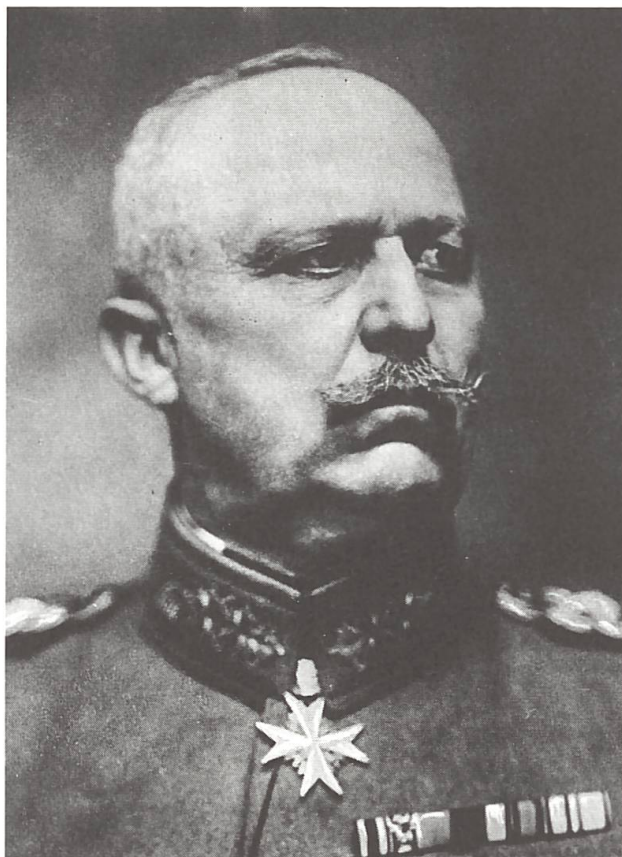
Les Alliés s'engagèrent beaucoup moins nettement sur cette voie, mais ils abandonnèrent le libéralisme, encore si fort en Grande-Bretagne en 1916. Et ils préparèrent une guerre économique totale, y compris avec sa prolongation après la guerre (contrôle du ravitaillement de l'Allemagne en matières premières, discrimination permanente contre le commerce allemand...)²⁸.

Cependant la stratégie de Berlin échoua ; elle ne fut d'ailleurs pas menée de façon cohérente : la défaite de la Russie ne fut pas vraiment exploitée pour ramener des troupes à l'Ouest, et la guerre sous-marine à outrance provoqua l'entrée en guerre des Etats-Unis.

Deux innovations tactiques et opératives pour rétablir le mouvement

Deux nouvelles méthodes apparurent en 1917/18 : elles transformèrent définitivement la nature de la conduite des opérations. Tout d'abord la méthode de pénétration tactique allemande : on contournerait les points de résistance pour les dépasser et les isoler, avec très peu de préparation d'artillerie, pour ne pas avertir l'ennemi et pour ne pas bouleverser le terrain, grâce à des armements très mobiles et puissants (*Minenwerfer*) et à des troupes d'élite (cela aboutit aux victoires allemandes de Riga contre les Russes en septembre 1917, et de Caporetto contre les Italiens en novembre 1917, et, en France, aux offensives de mars à juillet 1918). Mais ces offensives, en tout cas celles de 1918, furent menées à une échelle géographique telle que cette tactique se situait en fait au niveau opératif.

La deuxième méthode fut la méthode mécanique (chars-camions-avions) des Alliés, à partir de la bataille de Cambrai, le 20 novembre 1917 : les chars anglais attaquèrent en masse (400 appareils) et percèrent sur neuf kilomètres. Malheureusement, on ne put pas exploiter cette percée, et trop d'engins furent détruits. Mais J. F. C. Fuller, chef d'état-major du *Tank Corps*, mit au point une première doctrine d'emploi des chars²⁹. Cependant celle-ci n'intégrait pas encore tous les moyens mécaniques : cela res-



Erich Ludendorff, général d'infanterie, premier quartier maître général (*Erster Generalquartiermeister*) et adjoint de Hindenburg au sein du troisième OHL (*Oberste Heeresleitung* ou Commandement suprême de l'armée de terre). (Library of Congress)

tait encore trop strictement une percée de chars, sans liaisons organiques avec l'infanterie portée et l'artillerie.

Ce fut surtout en juillet 1918 que l'emploi des chars se montra décisif : on poussa droit devant, trop vite pour que l'ennemi pût se ressaisir, et l'aviation gêna l'arrivée des renforts allemands³⁰. Foch avait bien compris cette révolution. Il expliqua que l'artillerie ne pouvait détruire que la première position de l'adversaire : elle devait remonter son dispositif pour frapper la deuxième position, pendant que l'ennemi préparerait une troisième position, et utiliserait les entonnoirs provoqués par l'artillerie pour y dissimuler des mitrailleuses. La solution serait « une attaque par tanks, la mitrailleuse blindée, et par avions mitrailleurs, la mitrailleuse volante »³¹.

Cette nouvelle méthode permit de rétablir une stratégie mobile, avec l'emploi combiné des chars (les FT-17 Renault, plus légers et manœuvrables que les Mark IV britanniques), des camions, des avions.

Notons néanmoins que la contre-attaque alliée, fin juillet, dans la région de Reims, alla trois fois plus lentement que l'offensive allemande de mai dans l'autre sens... Donc l'armement mécanique n'était pas encore l'alpha et l'oméga. Cependant on progressait : au printemps 1918, Fuller rédigea



Lieutenant-colonel Paul von Lettow-Vorbeck, commandant de la *Schutztruppe* (forces coloniales allemandes de tirailleurs) de l'Afrique orientale allemande. (Bundesarchiv Deutschland/Wikipedia Commons)

un « Plan 19 », qui était un projet de grande offensive blindée et motorisée pour le printemps 1919, projet qui annonçait vraiment la Deuxième Guerre mondiale et prolongeait les réflexions de Foch, auquel l'officier britannique soumit d'ailleurs son plan³². Et lors de la bataille d'Amiens, le 8 août 1918 (« Jour noir » de l'armée allemande!), l'armée britannique engagea avec grand succès douze bataillons de tanks (environ 400 machines)³³.

Mon favori : Paul von Lettow-Vorbeck en Afrique orientale

À mon avis, le chef le plus innovant sur le plan opératif fut Lettow-Vorbeck, en Afrique orientale. Il était très faible par rapport aux Alliés, mais il tint jusqu'après l'armistice ! Sa stratégie était d'attirer le plus possible de forces ennemies en Afrique, pour les diviser et réduire la pression sur l'armée allemande en Europe ; il ne recherchait pas une victoire décisive impossible. Mais ce n'était pas du Clausewitz. C'était en fait une variation sur la stratégie de la puissance tierce (développée pour la marine allemande par l'amiral Tirpitz avant 1914 : la *Reichsmarine* ne battrait pas la *Royal Navy*, mais pourrait le cas échéant l'affaiblir suffisamment pour la mettre en difficulté face à d'autres marines, ce qui rétablirait ainsi la dissuasion).

Du point de vue opératif, il s'en prit aux centres logistiques et administratifs vitaux des adversaires, pas à leurs forces (car il n'en avait pas les moyens). Donc il comptait affaiblir l'ennemi par des coups stratégiques, non pas tactiques ; le tout avec une logistique très rustique et mobile³⁴... Quelle fut l'influence à long terme de Lettow-Vorbeck ? C'est difficile à dire, mais à mon avis elle ne fut pas nulle. On la retrouve peut-être dans certains aspects les plus imaginatifs de la stratégie allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale : l'offensive pour décharger un autre front, le combat évitant les forces adverses, la logistique très allégée, le « *Rollender Kessel* » ou « chaudron roulant », consistant, pour une unité, à battre en retraite en autonomie et sans liaison avec les voisins, sans ravitaillement, en cannibalisant les matériels ; tout cela évoque certains épisodes du front de l'Est, et aussi l'*Afrikakorps* (dont le cri de guerre, « *Heia Safari!* » fut repris des troupes de Lettow-Vorbeck...).

Conclusion

En 1918, la victoire résulta de la combinaison des opérations offensives à l'Ouest et de l'entrée en action du front de Salonique, donc de la stratégie de mouvement et de la stratégie périphérique³⁵. A plus long terme, la combinaison des deux innovations opératives (la pénétration par contournement des poches de résistance, comme à Riga, et la motorisation) déboucherait sur le Blitzkrieg de 1939/40.

Et, à plus longue portée encore, on voit la naissance du niveau opératif, du point de vue de l'organisation, du commandement et de la stratégie³⁶. Il embrasse tout un théâtre, il correspond aux dimensions de la guerre moderne, il est désormais le lieu géométrique du chef de guerre. Il permet d'autre part aux militaires d'espérer (en vain sans doute...) retrouver un minimum d'indépendance par rapport aux politiques (on pense ici tout de suite à Manstein et Joukov)³⁷. Ce fut peut-être l'héritage stratégique le plus durable de la Première Guerre mondiale.

1 Cf. par exemple : Rémy Porte, *Joffre*, Paris, Perrin, 2014, p. 209. Joffre avait fait préparer cette nouvelle méthode très minutieusement depuis sa nomination comme chef d'état-major en 1911. Cf. les *Mémoires* de Maxime Weygand, t. 1, p. 164 et 309.

2 Jean de Bloch, *La guerre. Son passé, son présent, son avenir*, Paris, 1899. L'auteur soulignait que la puissance des instruments de crédit à l'époque contemporaine permettrait aux États de financer un long conflit.

3 Joseph Joffre, *Mémoires*, Paris, Plon, 1935, confirmés par des notes de Paléologue, Ministère des Affaires étrangères, Papiers Paléologue.

4 Sean McMeekin, *The Russian Origins of the First World War*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2011.

5 Henry Contamine, *La Victoire de la Marne*, Paris, Gallimard, 1970 ; Porte, *Joffre*. Le livre de

Gabriel Hanotaux, académicien fort influent et admirablement renseigné, et du lieutenant-colonel Fabry, *Joffre. Le vainqueur de la Marne*, paru en 1929, décrit fort bien la façon dont Joffre maintint l'unité opérative de son théâtre.

6 Edmond Buat (général), *Ludendorff*, Lausanne, Payot, 1920, p. 115 ss. ; et Ludendorff, *La guerre totale*, Paris, Tallandier, 2012, p. 263 ss.

7 Pierre-Yves Hénin, *Le Plan Schlieffen. Un mois de guerre – deux siècles de controverses*, Paris, Economica, 2012.

8 Joffre, *Mémoires*, t. II, p. 82.

9 Charles Bugnet (Cdt), *En écoutant le Maréchal Foch (1921-1929)*, Paris, Grasset, 1929 ; Raymond Recouly, *Le Mémorial de Foch*, Paris, Editions de France, 1929, p. 18 ss.

10 Gerhard P. Gross, *Mythos und Wirklichkeit. Geschichte des operativen Denkens im deutschen*

- Heer von Moltke d. Ä. bis Heusinger*, Paderborn, Schöningh, 2012.
- 11 Fernand Gambiez, *Histoire de la Première Guerre mondiale*, 2 vol., Fayard, 1968, avec le colonel Maurice Suire.
 - 12 Wolfgang Steglich, *Bündnissicherung oder Verständigungsfrieden. Untersuchungen zu dem Friedensangebot der Mittelmächte vom 12. Dezember 1916*, Göttingen, Musterschmidt, 1958.
 - 13 Georges-Henri Soutou, *La grande illusion. Quand la France perdait la paix, 1914–1920*, Paris, Tallandier, 2015.
 - 14 Cf. McMeekin, *Russian Origins*.
 - 15 Gérard Fassy, *Le commandement français en Orient (octobre 1915–novembre 1918)*, Paris, Economica, 2003, p. 438–439.
 - 16 Pierre Renouvin, *L'armistice de Rethondes*, Paris, Gallimard, 1968.
 - 17 Hans Delbrück, *History of the Art of War within the Framework of Political History*, 2 vol., Londres, Greenwood Press, 1975 et 1980.
 - 18 Alan Kramer, « Blockade and Economic Warfare », in : Jay Winter (éd.), *The First World War*, Cambridge UP, 2014, vol. II, p. 460–491.
 - 19 Claude Carlier et Guy Pedroncini (éd.), *La Bataille de Verdun*, Paris, Economica, 1997.
 - 20 Centre de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre, *La Bataille de la Somme dans la Grande Guerre*, Actes du Colloque des 1^{er}, 2, 3, 4 juillet 1996, Péronne [2000].
 - 21 Georges-Henri Soutou, « La stratégie : introduction », in : Christine Levisse-Touzé (éd.), *La Campagne de 1940*, Paris, Tallandier, 2001.
 - 22 Gerald D. Feldman, *Army, Industry and Labor in Germany 1914–1918*, Princeton UP, 1966, p. 149 ss.
 - 23 Georges-Henri Soutou, « Le problème du social-impérialisme en Allemagne et en Angleterre pendant la Grande Guerre », in : Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau (éd.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914–1918*, Université Paris X, Nanterre, 1990.
 - 24 Feldman, *Army*, p. 197 ss.
 - 25 Karl-Heinz Janssen, *Der Kanzler und der General*, Göttingen, Musterschmidt, 1967.
 - 26 David Jordan, « The Air War », in : Jay Winter (éd.), *The First World War*, Cambridge UP, 2014, vol. I.
 - 27 Fritz Fischer, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschlands 1914–1918*, Düsseldorf, 1961.
 - 28 Georges-Henri Soutou, *L'Or et le Sang. Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989, p. 478 ss.
 - 29 Olivier Enraygues, *Le stratège oublié. J. F. C. Fuller 1913–1933*, Paris, Brèches Editions, 2012, p. 193 ss.
 - 30 Gambiez et Suire, *Histoire*.
 - 31 Maxime Weygand (général), *Foch*, Paris, Flammarion, 1947, p. 178–179.
 - 32 Enraygues, *stratège*, p. 247 et 286.
 - 33 *Ibid.*, p. 269 ss.
 - 34 Bill Nasson, « Africa », in : Jay Winter (éd.), *The First World War*, Cambridge UP, 2014, vol. I, p. 433–457; Bernard Lugan, *Cette Afrique qui était allemande*, Paris, 1990.
 - 35 Renouvin, *L'Armistice*.
 - 36 Lawrence Freedman, *Strategy: A History*, Oxford UP, 2013.
 - 37 Mungo Melvin, *Manstein: Hitler's Greatest General*, London, Weidenfeld and Nicolson, 2010; Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Жоков, l'homme qui a vaincu Hitler*, Paris, Perrin, 2013.

